Zeitschrift: Schweizer Soldat : Monatszeitschrift für Armee und Kader mit FHD-Zeitung

Herausgeber: Verlagsgenossenschaft Schweizer Soldat

Band: 16 (1940-1941)

Heft: 38

Artikel: Patrouille de nuit

Autor: Faesi, Hugues

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-712870

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LE SOLDAT ROMAND

Patrouille de nuit

En bas, dans la vallée, le printemps affirme son règne.

A quelques endroits seulement, des paquets fatigués de neige salie et quelques cônes d'avalanches parlent encore timidement d'hiver. Le torrent a repris son impétuosité et les moutons tondus accompagnés de leur progéniture vont à la conquête des enclos près des chalets.

La compagnie, elle aussi, a senti venir le printemps. On peut monter la garde en vareuse et s'entraîner au combat rapproché en manches de chemise, sans risquer une observation du toubib. Les as de la compagnie alpine qui veulent encore faire du ski, doivent monter de longues heures durant, les lattes sur l'épaule, à travers les prés fleuris, jusqu'aux pentes blanches qui appartiennent encore au pays de l'hiver.

Là-haut, le détachement alpin mène une vie saine et active dans le petit patelin composé d'une archaïque église de pur style roman, d'une auberge, d'une vingtaine de chalets et de raccards noirs d'âge, gris de poussière et blancs de neige, sans oublier le foyer du soldat construit par le département social romand, où tous les soldats vont se retrouver après la déconsignation, pour y écouter une radio sans friture, et jouer aux cartes et aux échecs, en sirotant d'innombrables cafés à quat'sous et du cidre à cinq sous le grand verre.

Le soleil a disparu derrière les crêtes en incendiant le ciel. La coupole d'azur a charrié des troupeaux de petits nuages cuivrés, puis elle s'est trouée d'étoiles. Les mazots se sont emmitouflés dans l'obscurité comme dans un châle chaud, et dorment. Seules les fenêtres du foyer du soldat sont encore éclairées, et une mince colonne de fumée va caresser l'énorme bloc de rocher dans le creux duquel le foyer se blottit comme pour y chercher protection du vent froid.

La discussion est animée parmi les quinze soldats. Une fois de plus, on parle avalanches, sujet éternel pour les montagnards, surtout depuis que quelques hommes du détachement ont suivi le cours anti-avalanche de la brigade et en ont remporté non seulement un air supérieur, mais encore de réelles connaissances pratiques.

Le sergent pousse la porte et arrive à point pour couper court à la discussion. Il donne ses ordres d'une voix égale, dans laquelle on sent l'habitude de commander.

— La patrouille prête dans dix minutes pour le départ. Tenue: bonnet de police, fusil, cartouchières sans baïonnettes; peaux de phoque au départ. Chaque patrouilleur fait remplir sa gourde de thé à la cuisine. Rassemblement à 21 h. 05 devant le cimetière.

*

La lune s'est levée et fait ruisseler une clarté laiteuse sur les champs de neige. Lieutenant en tête, la patrouille monte dans le vallon à cadence lente et régulière. Comme une ampoule géante, la lune suspendue au-dessus des rochers monte imperceptiblement, transformant les pentes en un paysage bizarre et compliqué au relief accentué.

C'est bien la vingtième fois que les patrouilleurs montent jusqu'au Col N., depuis qu'ils ont établi leur cantonnement dans le village, voici deux mois. Mais chaque fois, de nuit ou de jour, ils se sentent pris de joie capiteuse. Ne mènent-ils pas la vie la plus saine que l'on puisse imaginer? Toujours en route, les yeux et l'esprit ouverts, à scruter l'espace et à signaler chaque changement, chaque mouvement à la frontière. Entre deux patrouilles, l'école de soldat, l'école de ski, l'entraînement au combat, parfois un exercice de tir, de lancer de grenades, puis des cours théoriques, donnés par leur jeune chef qui a su gagner leur cœur à force d'autorité patiente, de sollicitude incessante encore que discrète, de compréhension pour leurs grandes et petites misères.

Bien sûr, si leur tâche est magnifique, elle exige d'eux des réserves peu communes de cran, d'énergie, de faculté d'adaptation à des conditions de vie parfois très dures.

Deux fois déjà, leur patrouille a été surprise par une avalanche. Mais chaque fois, leur préparation théorique et pratique a suscité les réflexes justes. Trois camarades sont restés pris. Mais on les a rapidement dégagés, et à part une foulure, ils étaient indemnes. Il y a aussi la tempête de neige, le brouillard. Mais un service prolongé en haute montagne les a entraînés à lutter contre ces deux ennemis implacables, et à les vaincre par une connaissance particulière de leur secteur et un stoïcisme à toute épreuve. Et puis, quand la tempête se fait trop violente, on a vite trouvé un endroit qui se prête à la construction d'un iglou, terminé en moins d'une heure, et dans lequel on peut attendre tranquillement que la montagne ait «passé sa rogne». Entraînement physique et moral, volonté sans défaillance, combinés avec un équipement bien adapté à la vie alpine, leur permettant de tenir le coup avec une magnifique endurance.

*

Pendant deux heures, la patrouille monte vers le Col. A onze heures, elle coupe la moraine du glacier tout uni sous sa couche de neige fraîche. Une demi-heure après, le col est atteint. Tout est tranquille. Aucun bruit, sauf le chant en sourdine du vent dans les cheminées des crêtes.

Pendant qu'une moitié de patrouille s'attaque au thé chaud dans les gourdes, les quatre autres soldats s'installent en observation dans les rochers. Grâce à la pleine lune, les vallées et les pentes de l'autre côté de la frontière apparaissent baignées dans la douce clarté. Dans le creux des vallées, on devine les bourgs et les villages endormis, taches plus foncées dans l'ombre mauve.

L'appointé Gaspoz tend sa main en direction du grand champ de neige juste en face du col. Le regard de l'officier scrute la pente avec ses jumelles. Trois points noirs y bougent. Une patrouille? Des contrebandiers? Non, à travers les jumelles, on peut reconnaître qu'ils marchent à quatre pattes. Probablement des renards qui jouent leurs jeux de printemps.

Une heure se passe ainsi à observer. Puis le lieutenant rassemble les hommes un peu en retrait de la crête. On remet les skis. Puis l'officier recommande:

— Vous suivez tous ma piste. Pas de «schouss» avant que je donne la descente libre. Première halte à la

cantine du Refuge, la seconde à la Croix du chemin. Défense de faire usage de votre lampe de poche, sauf en cas d'accident. Prêts?

— Prêt, mon lieutenant!

D'une détente souple, le chef de patrouille s'élance, et amorce le premier virage. Derrière lui, dans une discipline parfaite, les six patrouilleurs épousent sa trace qui, en larges boucles de stem et de stem-christiania, descend la pente raide. On n'entend rien d'autre que le crissement léger des skis, parfois le heurt d'un bâton contre la crosse du fusil. Sans une chute, sans un traînard, la patrouille arrive au bas de la pente, où les champs s'élargissent, éclairés par la lune.

— Descente libre, crie le lieutenant.

Les sept hommes se laissent aller sur la pente argentée. Le lieutenant toujours en tête, suivi par l'appointé Gaspoz, guide connu, qui ne le lâche pas d'une semelle. Tout en arrière, le sergent ange gardien prudent, toujours prêt à donner un coup de main en cas de chute. Voilà précisément un patrouilleur qui fait la culbute. C'est Casse-cou. Il choisit toujours les itinéraires les plus fantaisistes quitte à ramasser quelques «pelles» bien senties. Agile comme un chat, il tourne sur lui-même et se relève, blanc de neige. Sans perdre de temps, il file vers le bas et rejoint les patrouilleurs réunis à la cantine.

Voici le bout scabreux de la descente: le chemin glacé dans la forêt de mélèzes. Avec un bruit de râpe métallique, les patrouilleurs descendent en chasse-neige sur la croûte durcie, en serrant les dents: Ce n'est pas le moment de risquer une chute douloureuse!

La pente au-dessus du village. Encore un schouss et puis:

— Patrouilleurs, sur un rang, rassemblement!

Ils s'alignent sans un mot.

— Retirez les cartouches!

Claquement sec des culasses, cliquetis des cartouches que l'on remet dans le chargeur. Juron étouffé de Casse-cou qui a oublié de mettre son pouce sur l'ouverture de charge et fait gicler sa cartouche dans la neige. Toujours le même ...

Encore un «portez-armes» qui claque, puis le «repos!» libérateur qui rend les patrouilleurs à leur cantonnement.

Le lieutenant grimpe les deux étages jusqu'à sa chambre dans la confortable cure et y trouve la théière remplie de breuvage chaud préparé par la fidèle ordonnance qui ronfle à côté du téléphone dans le bureau du détachement. L'officier se débarrasse de son pistolet et se met à écrire son rapport de patrouille:

«Départ à 2110. Arrivée au point A 89 à 2325. En observation jusqu'à 0030. Rien à signaler. Rentrée à 0118» ...

Il baîlle. Allons, ce fut une bonne «tirée» ... Il se déshabille et retrouve en plus du repos, le sommeil sans rêves qui vient couronner une journée bien remplie, quelque part là-haut dans le vieux pays. Hugues Faesi.

Quand la flotte suisse est alarmée

Par le Lt. **Jean Pg.**

J'insiste: il ne s'agit pas de notre marine marchande, de création toute récente, mais bien de la flotte helvétique, cette arme innovée au début du service actif, et dont la mission, bien connue des riverains, était de surveiller nos frontières aquatiques. On vit, en peu de temps, se constituer une unité originale, un corps d'élite, recruté parmi les purs de nos «pirates», les pieds les plus marins, les cœurs les moins sensibles (au propre, s'entend!).

On vit bientôt, sur les rives du lac, s'installer des guetteurs, jumelles en bandoulière, et, dans nos eaux pacifiques, patrouiller de rapides vedettes, munies de moteurs puissants et qui, la nuit, animaient l'obscurcissement d'impressionnants faisceaux lumineux.

On connut l'installation, dans nos différents ports, de «bases» lacustres, comprenant les hangars des canots, le logement des hommes, des postes de surveillance, des corps de garde, des locaux de réparations, et tout, et tout ...

Et ce fut de l'excellent travail qui se fit dans ces unités. Patrouillant de jour et de nuit, par joli ou très vilain temps, et, dès qu'ils avaient des loisirs, rajeunissant tous leurs canots, les astiquant, les vernissant, nos marins ne s'ennuyaient pas.

Vous dire s'ils firent des prises sensationnelles, ou d'héroïques sauvetages, voire de miraculeuses pêches? Non, ce serait trahir des secrets militaires ...

Mais voici l'aventure qui leur advint un jour et apporta quelque gaîté dans un ordinaire souvent fade.

✶

Or donc, par un jour de soleil, alors que les promeneurs, en grand nombre, se doraient sur les murs du quai, l'officier commandant la base vit l'irruption, dans son bureau, d'un civil surexcité, parfaitement désagréable, qui glapit, dans un langage singulièrement imagé, son indignation d'un spectacle qu'il avait dû subir: un individu, étranger vraisemblablement, bien installé dans un canot, à quelque trois cents mètres au large, et qui filmait, sans pour autant qu'on l'inquiétât, tous les détails de la «base» ...

Ayant dit, le civil, très digne, opéra une lente retraite, non sans avoir émis des considérations générales et définitives sur l'incurie des sentinelles et le châtiment qui s'imposait à l'adresse d'une vigie aussi piètre ...

Pas mal étonné, surpris de ce relâchement chez un guetteur qui avait toute sa confiance, l'officier s'inquiéta. On avisa, on s'empressa, on alarma, on sauta dans une vedette et l'on prit en chasse «l'espion» qui gagnait le large, sans d'ailleurs avoir l'air de fuir.

Mais il ne fut pas nécessaire à nos marins d'aller bien loin. Leur œil exercé reconnût, à distance, la personnalité du «fuyard»: un pêcheur de la région, Suisse et patriote authentique, et point cinéaste du tout.

Alors, et l'affolement du civil? ...

✶

C'est bien simple: notre homme pêchait «à la traîne»; en d'autres termes, sa ligne jetée, il ramenait, en tournant une manivelle qui l'enroulait autour du treuil placé au milieu du bateau, le fil à prendre le poisson.

D'où la confusion, et les cris, les reproches, le scandale, l'alarmiste fut bien marri. Et l'on rit longtemps à la «base».

... C'était au temps de l'espionnite ...

Le réveil des doigts de pied!

Heure parfumée! Minute émouvante! Il ne fait pas jour encore et dans le cantonnement tout le monde dort.

Un ronfleur arrêté par un nœud dans le bois, scie avec rage pour avoir fini avant le petit matin.

C'est qu'il est là, le petit matin! Miséricorde! Six heures sonnent et la porte s'entr'ouvre comme si c'était le balancier d'une pendule exacte qui l'avait poussée, mais ce n'est pas le balancier, c'est le caporal de garde.

Il ouvre la bouche et hurle sur un ton aimable:

— Debout! Là d'dans!

Alors, on entend quelques grognements, quelques soupirs, parfois des lazzis, et puis ILS apparaissent ...

Ainsi que des oiseaux qui seraient graciles et roses ou des petits saucissons boudinés avides de vivre leur vie, les doigts de pied sortent et apparaissent parmi la paille fraîche.

Ils sortent avec des petits airs étonnés et frileux. Dans leur nudité exquise, surpris par le réveil, encore à moitié endormis, ils sont charmants.

«Il ne faut faire aux doigts de pied nulle peine même légère», a dit un grand poète.

Comme il a eu raison.

Jolis doigts de pied! Ornements de l'homme et du soldat! Certains hésitent, se recroquevillent avec des airs de dire: Bigre! l'air est frais. D'autres se serrent les uns contre les autres ou même, avec des airs gamins, montent les uns sur les autres tels de petits animaux indisciplinés.

Et puis voilà! Le caporal a poussé sa seconde «gueulée» et tous les petits mignons sont projetés dans de grosses chaussettes de laine; on ne les verra plus jusqu'à ce soir. Serrés dans de lourds brodequins, ils vont peiner, marcher, courir peut-être, transpirer sûrement. Voici les derniers petits retardataires habillés, chaussettés, emmitouflés, disparus.

L'instant poétique est fini ...